

LE GROGNARD

MONTREAL, 31 Mars 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiront un escompte de 10 pour cent.

Correspondance de Ladébauche.

Londres 25 Mars, 1883.

Mon cher Grognard,

Tu as dû apprendre par les grands journaux l'accident qui est arrivé à notre bourgeoisie. Avant hier sur les midi elle avait donné ordre à un de ses hommes de cour d'atteler la grise avec son agrès de la semaine :

Lorsque la jument fut rendue près du perron la bonne dame mit sa capine de deuil et son grand châle de cachemire et se mit en frais de descendre les marches du perron. Lorsqu'elle fut dans le mitan de l'escalier, elle fit un faux pas et dégringola en bas.

Tout d'abord les domestiques qui avaient vu l'accident crurent que la bonne dame s'était cassé une jambe. On la fit entrer dans sa salle à dîner et on la coucha sur le banc lit en attendant l'arrivée du docteur. Je suis arrivé quelques minutes avant le médecin et j'ai fait froter la jambe malade avec du Peine Killeur, et j'y fait poser une siroïne. Le docteur arriva ensuite et lui administra des calmants.

A moi on donna la job de faire imprimer des balletins, que l'on sortait tous les cinq minutes pour apprendre au peuple anglais l'état de la santé de la bourgeoisie.

On a envoyé de ces bulletins en Amérique, en Egypte, au Japon, jusque dans l'Ile de Bornéo. Aujourd'hui madame se porte bien et j'espère que la présente vous trouvera de même.

LADÉBAUCHE.

P. S. Le docteur m'a dit qu'il y avait quelque chose dérangé dans l'ordre de la jarrettière mais ça se reparera avec le temps.

LE GENERAL BRASSEUR.

On sait qu'il y a quelques semaines les deux fils de M. Brasseur le directeur des Nouveautés, faisaient leur volontariat d'un an

et étaient incorporés dans un régiment en garnison au Havre. Les jeunes gens n'avaient pas beaucoup de congés. Ausi ne voyait-on que M. Brasseur entre Paris et le Havre.

A chaque instant, il s'en allait rendre visite à ses deux volontaires, et, quand ceux-ci partirent pour les grandes manœuvres, il ne se découragea pas.

Et, à plusieurs reprises, dans les villages où ils campaient, ses fils eurent l'agrément de le voir arriver dans un break à deux chevaux chargé de provisions. Cela corsait crânement l'ordinaire de la compagnie. Aussi le directeur des Nouveautés y était-il tout de suite devenu extrêmement populaire.

**

Or, un soir, Brasseur Bébarqua ainsi dans je ne sais plus quelle beurgade normande où ses fils et leurs camarades étaient en passe d'être très mal couchés. On les avait, en effet, logés dans une grange immense dont le propriétaire refusait obstinément de leur donner de la paille. On avait beau le prendre par tous les moyens, lui affirmer que cette paille lui serait payée ; il refusait obstinément de la vendre autrement qu'avec des épis au bout. Les travaux de la moisson, disait-il, n'étaient pas achevés, et il n'avait pas d'autres paille que celle-là, qui, naturellement, coûtait des prix impossibles.

Les choses en étaient là, lorsqu'un des fils Brasseur, voyant arriver son père, eut une idée de génie.

—Vous avez tort de refuser, dit-il au paysan, car j'aperçois là-bas le général Brasseur. C'est un homme terrible, et il pourrait bien vous en cuire.

Le paysan le regarda d'un air narquois, déclara qu'il n'avait plus peur des généraux depuis qu'il n'était plus militaire, et que, d'ailleurs, l'allait parler à celui-là.

Il s'approcha, en effet, de la voiture, fit gauchement le salut militaire et dit :

—Bonjour, mon général !

Brasseur le regarda, comprit qu'il y avait quelque mystification sous roche, fronça les sourcils pour se donner un air martial, et dit d'une voix brusque :

—Qué qu' c'est qu' ça ?

—Ça, mon général, dit un des fils de Brasseur, c'est un homme qui nous refuse de la paille pour dous coucher.

—Nom de Dieu ! fit Brasseur d'une voix tonnante, et, après un instant de reflexion, il ajouta d'un ton plus doux :

—Qu'on le fusille !

Malgré son toupet normand, le paysan fut tout interloqué et se mit à balbutier qu'il n'avait pas de paille, que ce n'était pas de sa faute, etc., etc.

—De quel pays êtes-vous !

—De Bolbec, mon général.

—Tiens, moi aussi, dit alors Brasseur, on pronant subitement le ton trainard des naturels Bolbe-

cois.

—Vous, mon général !

—Moi... Comment ! tu ne me reconnais pas.

Général Brasseur... Il est vrai que lorsque j'ai quitté le pays, tu n'étais pas encore né... Est-ce que tu n'es pas hontoux de refuser de la paille à ces jeunes gens, toi qui as été soldat... car tu as été soldat ?

—Pendant cinq ans, mon général !

—Eh bien ! qu'est-ce que tu aurais dit si l'on t'avait refusé de la paille ?

—Oh ! mon général, ce n'était pas la même chose. Pour moi... c'était la paille des autres, celle-là ?

Brasseur, à cette réponse, se mit à rouler des yeux féroces, et fit une grimace furieuse. Après quoi, d'un air douloureusement étonné, il leva ses sourcils si haut, qu'il eut l'air de vouloir les accrocher dans ses cheveux. Puis, il agita le nez tristement, et, toujours avec son accent normand, se mit à gémir sur cette pauvre ville de Bolbec qui avait des enfants comme celui-là.

C'était trop. Bien jusqu'au plus profond de son individu, le paysan finit par s'écrier :

—Assez, mon général ! J'ai de la paille, et j'vais la gneri... Seulement, il faut que vous veniez manger une côtelette avec moi.

Brasseur répondit que c'était impossible, parce qu'il était en tournée d'inspection, mais il invita l'homme à la paille à venir le voir à Paris, boulevard des Italiens, 26.

**

Celui-ci promit, et il vint l'annoncer à Brasseur son arrivée pour ces jours-ci.

Le directeur des Nouveautés mettra, pour le recevoir, l'uniforme du général portugais qu'il portait dans le *Jour et la Nuit*, et on se fige facilement l'aburissement du Bolbecois en présence des décorations extraordinaires dont la poitrine de Brasseur sera constellée ce jour-là. Parmi ces décorations, figurent une boîte à sardines, et un couvercle de casserole percé à jour.

Gaston Vassy.

SIX MILLE MARIAGES.

A propos des rosières annuelles de Nanterre, de Saint Denis et du Puteaux dont on commence à s'occuper, la *Gazette de France* exhume un souvenir peu connu : en 1810, par ordre de Napoléon, on maria d'un seul coup six mille rosières.

En cette année 1810, Napoléon 1^{or}. voulant marquer par des actes de bienfaisance l'époque de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, rendit, au château de Compiègne, où il avait reçu sa nouvelle épouse, un décret daté du 25 mars, par lequel il était prescrit que six mille militaires en retraite ayant fait au moins une campagne, seraient jugés dignes de devenir leurs femmos.

Ces jeunes filles, du reste, se mariaient de plein gré et selon leur choix ; elles étaient dotées par la municipalité.

A Paris seulement la dot était

de 1,200 francs ; pour toutes les autres villes ou communes de l'empire, elle était de 600 francs. En vertu de la prescription de ce décret. Paris maria et dota ainsi douze rosières. Les six mille mariages se firent le même jour c'est-à-dire le 23 avril 1810.

Partout ce nouveau genre d'union fut célébré avec solennité et en présence des autorités civiles et militaires ; le son des cloches, le bruit de l'artillerie, rien n'y manquait : des gants, des bouquets, des cadeaux de toutes sortes furent donnés par les témoins, toujours riches, notables ou hauts fonctionnaires de l'endroit ; des voitures fournies par la municipalité conduisirent les mariés et les invités aux banquets préparés et payés par le gouvernement.

Une des six mille rosières mariées le 23 avril 1810 est morte à Strasbourg quelque temps avant la guerre de 1870 ; elles s'appelaient Mme Pausser ; elle était âgée de 84 ans.

Le raccommodeur de cervelles.

Il y a quelques années, M. X... grièvement blessé à la tête, se vit obligé d'appeler la chirurgie à son secours. On lui indiqua un célèbre praticien qui demeurait dans les environs de la place des Vosges.

M. X... se rendit immédiatement chez lui, et, au bout de quelques minutes d'examen, le chirurgien déclara être dans la nécessité de lui faire subir l'opération du trépan.

Malgré ses répugnances, M. X... livra sa tête. Au bout d'un instant, l'habile opérateur avait pratiqué une incision circulaire, avait enlevé le dessus du crâne, comme le couvercle d'un pâté, en avait extrait soigneusement la cervelle et l'avait déposée sur une sorte de plat qu'il avait immédiatement recouvert d'une cloche en cristal ; au bouton de cette cloche, il avait attaché une étiquette portant le nom et l'adresse de M. X...

—Monsieur, lui dit, après l'opération, le chirurgien avec une exquise politesse, vous voyez dans quel mauvais état est votre cerveau ; revenez dans quinze jours et vous le trouverez scrupuleusement nettoyé et remis à neuf.

—Mais, fit M. X..., quinze jours, c'est bien long !

Le chirurgien ne céda pas, et M. X... se retira.

Au bout du temps fixé, la cervelle, remise en parfait état, attendait son propriétaire. Celui-ci ne parut pas. Un mois, deux mois, six mois, un an se passèrent, et il ne parut pas davantage. Le cerveau resta sous cloche.

Un jour que notre grand chirurgien se promenait aux Champs-Élysées (c'était fête, je crois), il aperçut M. X... dans la foule. Celui-ci était fort gai, et ne le reconnut pas d'abord.

—Mais, lui dit le docteur, vous ne vous rappelez donc pas que vous avez laissé votre cervelle chez moi ?

—Si, si parfaitement

—Allons, rassurez-vous, mesdames, dit Cézarine, voilà Lundi-Gras, l'âne, la charrette avec toutes nos malles qui entrent dans la cour... Vous nous sont sur les colis, on va vous porter à chacune ce qui vous appartient.

—Ah ! bravo ! vive madame Pantalon !

Et les dames vont prendre possession de leur chambre, tandis que Lundi-Gras, aidé par le père Flanquet, retire les malles de la charrette, tout en disant :

—Tout ça pour leur toilette ! Eh ont-elles des chiffons, ces dames ! Je ne m'étonne plus si on dit souvent qu'elles ont un petit minois chiffonné.

X

LE CHOIX D'UN UNIFORME.

Cézarine et ses amies étaient arrivées à Brétigny à cinq heures du soir et trop fatiguées par les cahots de leur voiture pour songer à autre chose qu'à se reposer. Une fois tranquilles sur le sort de leurs toilettes, elles se jetèrent sur leur lit et dormirent jusqu'à onze heures du soir. Alors elles s'éveillent, se lèvent, parce qu'elles ont faim, et chacun carillonne, demande de la lumière... C'est Lundi-Gras qui arrive, suivi de Nanon, qui bâille et se tire les bras. Elle est de fort mauvaise humeur de ce qu'on lui ait défendu de se coucher.

Mais le capitaine avait bien pensé qu'à leur réveil les voyageuses auraient faim, et il avait ordonné qu'on tint leur souper tout prêt, tout dressé dans la salle à manger.

Lundi-Gras s'empresse d'y conduire ces dames qui poussent un cri de joie à l'aspect d'une table bien servie, et se hâtent d'y prendre place et de boire à la santé de leur hôte, qui fait si bien les choses.

—Pourquoi le capitaine ne soupe-t-il pas avec nous ? demande la veuve Flambart.

—Parce qu'il est couché et dort, madame, répond Lundi-Gras. Mon capitaine se couche toujours à dix heures et ne soupe jamais.

—Nous te faisons veiller bien tard aujourd'hui, mon pauvre Lundi-Gras ! dit Cézarine.

—Oh ! moi, ma capitaine, ça m'est égal... Quand on a vécu sur mer, on fait son quart de somme quand ça se trouve... et où ça se trouve... J'ai dormi dans les cordages, et je tiens pas à être dans un lit... Mais voilà Nanon !... Oh ! par exemple, celle-là, j'ai eu de la peine à la faire tenir éveillée !...

—Dame ! je sommes habituée à dormir et me coucher, moi !... J'tomberions malade si je ne dormions pas...

—Eh ! donc ! petite, dit Paolina, vous ignorez que trop de sommeil abrutit.

—Oh ! ça m'est égal.

—Elle a besoin d'être dégoûtée, cette petite.

A Continuer.